

L'intention de l'ouvrage n'est pas l'exhaustivité ou la complétude. Il s'agit moins d'une « somme » que d'une série d'« éléments » ! On vise en deçà des réalisations pédagogiques particulières (des pédagogies comme celles de Pestalozzi, Montessori, Decroly, Freinet...) l'étude des constituants premiers ou des fondements du chantier pédagogique, soit les diverses modalités (cognitives, affectives, sociales) sous lesquelles se donnent les termes du triangle (le maître, l'élève et le savoir) et leurs différents types d'articulation.

L'ambition est bien de contribuer à l'édification d'une théorie du chantier pédagogique qui permette de comprendre comment les enseignants élaborent leur pédagogie ou si l'on veut leur théorie-pratique, au sens de Durkheim : les idées qui engagent et régulent leur action. Il s'agit donc de donner corps à cette « *pédagogique* » que réclamait Pierre Gillet, à la suite d'Ampère (comme le remarque Daniel Hameline dans la post-face !). Dans cette perspective, les sciences de l'éducation auraient moins à fonder la pédagogie qu'à en étudier les éléments et à lui fournir des repères.

Cet ouvrage, dans son essai d'ordonner de manière souple et non systématique une pluralité, d'approches, donne une bonne idée des sciences de l'éducation dans leur effort pour comprendre l'acte pédagogique. Ses exigences scientifiques et l'effort de vulgarisation accompli par tous les auteurs en font un ouvrage de base qui convient aussi bien au débutant qu'à l'expert.

Michel FABRE
Université de Caen

MOSCONI, Nicole (1994). – *Femmes et Savoir. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*. Paris : L'Harmattan. – 362 p.

L'ouvrage de Nicole Mosconi, *Femmes et Savoir*, considère les processus « d'acquisition, de transmission et de production du savoir » en postulant que la différence des sexes joue un rôle dynamique dans ces processus, comme dans les autres domaines de la vie sociale, et en étroite interaction avec eux.

Le propos s'organise selon plusieurs axes qui correspondent à des points de vue différenciés sur l'objet de recherche. Une première partie est consacrée à l'explicitation des références théoriques qui servent de fondement à la réflexion d'ensemble. L'aspect le plus original du travail réside, précisément, dans le fait de confronter plusieurs types d'approches, socio-historique d'une part, psychanalytique d'autre part, jugées incompatibles le plus souvent, et susceptibles de s'invalider l'une l'autre.

Dans un deuxième temps, l'auteur présente un bilan chiffré de la situation des femmes dans l'institution scolaire et une mise en perspective critique des travaux réalisés sur les élèves et les enseignantes dans le champ de l'histoire et de la sociologie de l'éducation. En effet, le mode d'acquisition scolaire des savoirs s'est généralisé au XX^e siècle pour les filles comme pour les garçons. Parallèlement les femmes ont accédé aux positions d'institutrices et de professeurs, aux fonctions d'enseignants-chercheurs dans les universités. On observe toutefois que la répartition des hommes et des femmes est très inégale dans les divers ordres d'enseignement et selon la discipline enseignée. Une troisième partie oppose à cette appréhension « externe » de la place des femmes dans les lieux de transmission et d'élaboration du savoir, une saisie « interne » des phénomènes de discrimination en fonction du sexe qui se déroulent au sein même des classes.

En adoptant tout d'abord un point de vue socio-historique sur la relation des femmes à la connaissance, l'auteur pose d'emblée cette relation comme problématique, non seulement dans les sociétés où l'accès à l'instruction est limité, mais encore dans la société contemporaine où l'activité de création reste majoritairement une affaire d'hommes. Le rapport des femmes au(x) savoir(s), que l'on s'intéresse à leur instruction, à leur activité d'enseignantes ou à leur place dans la production intellectuelle, ne peut être analysé indépendamment des rôles, des tâches, des droits – ou des non droits – qui caractérisent leur condition à une époque et dans une société données. Nicole Mosconi reconnaît le bien fondé d'une telle approche, renouvelée et affinée grâce aux travaux des historiennes et des sociologues féministes. En effet, la dimension du rapport social entre les sexes a été introduite dans le cadre des problématiques et des démarches de recherche. Il s'agit de mettre en évidence une présence féminine active (les hommes sont davantage sujets de l'histoire et objets de la science historique, car ils se produisent sur la scène publique), de redéfinir cette activité (les tâches accomplies dans la sphère privée sont un « travail » et non un simple don de ses forces à l'entourage familial), d'expliquer enfin le caractère « féminin », ou « masculin » des pratiques observées en dévoilant les enjeux de pouvoir qui s'y rattachent. Les relations entre les sexes, qui impliquent généralement la subordination des femmes, génèrent une dynamique spécifique : dans la classe cultivée détentrice et utilisatrice de savoir, le groupe de sexe féminin, aussi privilégié soit-il sur le plan des conditions matérielles d'existence, ne maîtrise pas tous les savoirs et leurs usages sociaux à égalité avec le groupe masculin.

Cette perspective, néanmoins, ne saurait à elle seule rendre compte des limites et des obstacles auxquels les femmes se heurtent tout au long de leurs parcours de connaissance. Dans le contexte moderniste qui est le

nôtre, l'autorisation d'apprendre, voire les injonctions des institutions d'enseignement, ne suffisent pas à lever des inhibitions : les disciplines les plus abstraites sont toujours les moins féminisées, le constat vaut pour les élèves, les étudiantes et les professeurs femmes. Les théories psychanalytiques classiques (celles de Freud) et les développements critiques qu'elles ont suscités (chez Mélanie Klein notamment), fournissent des pistes de réflexion, des concepts opératoires et des résultats déjà établis qu'il serait dommage d'ignorer. En effet, le psychisme individuel et son histoire singulière sont aussi le théâtre d'événements et d'expériences qui parviennent ou non à la conscience de l'individu, homme ou femme. Les expériences de la prime enfance créent un état de réceptivité, préparent le terrain, en quelque sorte, aux influences qui s'exerceront ultérieurement à travers les modèles de réalisation « féminine » proposés par la famille, l'école et la société globale. La crainte de perdre sa féminité en s'aventurant dans un domaine « masculin » comme les sciences exactes est susceptible d'entraîner, et d'expliquer, les difficultés rencontrées par les filles au cours des processus d'apprentissage ; dans le même ordre d'idée, un investissement important dans l'exercice d'une profession apparaîtra comme une transgression difficile à assumer.

Dans la mesure où les savoirs sont dispensés par l'École, Nicole Mosconi s'interroge sur les pratiques en vigueur dans les classes. En se référant à la sociologie des curricula, initiée par des chercheurs anglo-saxons, elle applique la notion de « curriculum caché » aux choix effectués dans les classes par des enseignant(e)s qui ne sont pas conscients de la dimension sexuée de leur enseignement (les contenus comme les attitudes des maître(se)s ont leur importance). Les stéréotypes véhiculés sur les garçons et sur les filles (les uns sont plus indisciplinés mais plus actifs, les autres se montrent plus dociles et moins intelligentes...) favorisent l'intériorisation de normes préjudiciables à la réussite des filles, d'une manière générale ou dans certains domaines particuliers. L'idée qu'il existe des « qualités naturelles » conserve une efficacité, malgré les discours égalitaires qui sont tenus lorsqu'il s'agit d'« encourager » les filles à choisir des spécialités « masculines ».

Pour l'auteur, un terrain d'action nous est désigné ici, tout autant qu'un terrain de réflexion. Ce n'est pas le moindre intérêt de *Femmes et Savoir* que d'être un livre « engagé » en même temps qu'un travail de synthèse et d'analyse savant.

Marlaine CACOUAULT-BITAUD
Université de Dijon